

Un portrait de l'étudiant de l'Université de Montréal A portrait of the student at the Université de Montréal

Francine Boucher

Volume 9, Number 2, November 1984

Regards sur les jeunes adultes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030236ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030236ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, F. (1984). Un portrait de l'étudiant de l'Université de Montréal. *Santé mentale au Québec*, 9(2), 37–48. <https://doi.org/10.7202/030236ar>

Article abstract

In this article, the author attempts to brush a portrait of students between the ages of 20 and 30. Each year, 5 000 of them come to the Guidance service at the Université de Montréal. Of this number, about 80 % seek advice on how to plan their studies or wish to obtain information on the job market. These statistics are hardly surprising, as students today like those of ten years ago, strive to attain, first and foremost, objectives related to their career plans. However, the present economic situation, the scarcity of openings on the market, the choice of profession made too early in life and the quotas adopted by many faculties make their selection a much more complex process. Those who consult for psychological reasons come in greater number in September and January, at the start of the semester. One of the tables illustrates their concerns which are more serious and critical than they were ten years ago. New attitudes and new behaviour patterns are to be noted. While some young people are more competitive in their studies, others have a casual approach and take more time to complete their training. Generally, students are neither activists nor revolutionaries but, rather, have a peaceful and solitary nature. They are attracted by stable and long-lasting relationships, even think of marriage, but the confusion in their roles, resulting largely from the feminist movement and their difficulty in communicating, puts many obstacles in their path. Notwithstanding their worry about the future, they have decided to survive, come what may, and have adopted a new moral code - the respect of their inner being.

Un portrait de l'étudiant de l'Université de Montréal

*Francine Boucher**

Chaque année, 5 000 étudiants consultent le Service d'orientation et de consultation psychologique de l'Université de Montréal. Quel portrait peut-on brosser de ces jeunes?

Leurs demandes décrivent leurs préoccupations: 80 % d'entre eux consultent sur des questions scolaires et professionnelles. Les étudiants d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois, veulent d'abord et avant tout réussir leurs études. Cependant, la conjoncture économique actuelle, l'absence de débouchés sur le marché du travail, le choix précoce d'une carrière et les problèmes de contingentement accentuent leurs difficultés d'orientation scolaire et professionnelle.

Vingt pour cent de la clientèle consulte sur des problèmes psychologiques. Les motifs de consultation ont peu changé depuis 10 ans, mais les difficultés éprouvées sont souvent plus sérieuses.

Les psychologues notent de nouveaux comportements ou attitudes chez les consultants. Alors que certains sont très compétitifs dans leurs études, d'autres prennent moins leurs tâches à coeur. La plupart ne sont ni activistes, ni révolutionnaires mais plutôt solitaires. Ils recherchent des relations intimes stables et durables mais la confusion des rôles masculins et féminins et leurs difficultés de communication les empêchent souvent de réaliser cet idéal.

En dépit de leur angoisse face à l'avenir, les étudiants sont déterminés à survivre coûte que coûte. Pour y parvenir, ils ont développé une nouvelle morale: celle du respect de leur être.

Depuis cinq ans¹ quelque 5 000 étudiants de l'Université de Montréal s'adressent annuellement au Service d'orientation et de consultation psychologique (S.O.C.P.) de cet établissement². Ils participent à diverses activités, tels des conférences ou colloques sur le marché du travail, des ateliers de formation à l'entrepreneurship, des programmes de recherche d'emploi, des cours sur diverses méthodes d'étude; ils viennent chercher une information scolaire et professionnelle ou consultent au sujet de leur orientation ou sur des difficultés d'ordre psychologique.

Quel portrait pourrait-on brosser de ces jeunes de 20 à 30 ans? Peut-on définir leurs préoccupations, leur style de vie, leur système de valeurs? Ou bien «échappent-ils à la description», comme l'écrit Bernard Bohn (1984) à propos des élèves des écoles secondaires et des cégeps?

Pour répondre à ces questions, nous avons, d'une part, interviewé nos collègues de travail³ et, d'autre part, consulté des données factuelles sur la population étudiante: rapports annuels d'activité du S.O.C.P., statistiques de l'admission, publiées par le Bureau du registraire, enquêtes sur l'occupation

des diplômes de l'Université de Montréal, et enquêtes de besoins réalisées par les Services aux étudiants de l'Université de Montréal (S.A.E.) et par le Service de counseling de l'Université Laval.

LES MOTIFS DE CONSULTATION DES ÉTUDIANTS

Pourquoi les étudiants fréquentent-ils le S.O.C.P.? Leurs motifs de consultation ont-ils varié ces dernières années?

1. Le secteur de l'information scolaire et professionnelle

Chaque année, depuis cinq ans, quelque 2 000 universitaires consultent individuellement au S.O.C.P. sur des questions scolaires et professionnelles, 200 à 300 étudiants ont recours aux services d'un psychologue ou d'un consultant en orientation, et 1 000 à 2 000 autres assistent à des séances d'information ou se joignent aux programmes de recherche d'emploi.

Bien que le nombre d'usagers du secteur de l'information scolaire et professionnelle demeure constant, les motifs de consultation ont cependant varié au cours de cette période. Ainsi, il y a cinq ans, les étudiants se présentaient principalement pour des

* L'auteure, M.A., est psychologue au Service d'orientation et de consultation psychologique de l'Université de Montréal.

problèmes d'orientation ou de réorientation et pour des renseignements relatifs à des stages (ou études) de perfectionnement à l'étranger. Aujourd'hui, outre ces motifs qui gardent leur importance, d'autres raisons sont invoquées: des chômeurs viennent maintenant s'informer sur l'état du marché du travail, un plus grand nombre d'étudiants se renseignent au sujet des prêts et bourses disponibles et veulent aussi étudier à l'étranger, en partie pour se perfectionner (comme auparavant) mais, également, parce qu'ils ne trouvent pas d'emploi ou souhaitent faire une nouvelle expérience de vie.

Que le secteur de l'information scolaire et professionnelle desserve la plus grande partie de notre clientèle, voilà qui ne surprend guère! Interrogés sur leurs besoins prioritaires, lors de deux enquêtes réalisées l'une en 1972, auprès des étudiants de l'Université de Montréal par les S.A.E., et l'autre en 1981, auprès des étudiants de l'Université Laval par le Service d'orientation et de counseling de cet établissement, les étudiants, dans les deux cas, accordent une place prioritaire aux objectifs reliés à leur rôle d'étudiant. Ainsi, les résultats de l'enquête menée à l'Université Laval (Hamel, 1981) révèlent que les préoccupations des étudiants portent, par ordre décroissant, sur le développement des habiletés d'étude, la planification scolaire et professionnelle, les relations sociales, l'implication communautaire, les relations intimes, la sécurité personnelle, les relations familiales et l'adaptation sexuelle. En outre, environ 40 % des répondants n'attendent aucune aide de la part des services de counseling universitaires en ce qui a trait à leurs relations intimes et familiales et à leur adaptation sexuelle. En 1972, les étudiants de l'Université de Montréal (Beauchemin *et al.*, 1973) avaient donné une réponse similaire en ordonnant ainsi leurs préoccupations: orientation, information scolaire et professionnelle, travail en groupe, relations humaines, problèmes personnels et problèmes de couple.

Aussi désinvoltes qu'ils puissent paraître, les étudiants d'aujourd'hui ressemblent donc à ceux des années 1970. Ils se soucient d'abord et avant tout de leur choix de carrière et du succès de leurs études. Il semble, toutefois, que les problèmes d'orientation soient plus courants aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, à cause de la conjoncture actuelle et de certains changements socio-culturels.

D'abord, les études universitaires sont de nos jours très valorisées. En effet, soit que les réformes scolaires et la démocratisation de l'enseignement supérieur aient changé leur mentalité ou que leurs parents et leurs professeurs aient trop bien vanté l'importance de poursuivre leur formation, ou soit qu'ils considèrent le savoir comme un bien de consommation ou veuillent se protéger du chômage, les jeunes sont de plus en plus nombreux à s'inscrire à l'université, au premier cycle comme aux grades supérieurs (cf. tableaux 1 et 2).

Or, bien que le nombre d'autorisations d'inscription soit également à la hausse – par exemple, en ce qui a trait aux études de premier cycle, il est passé de 44 % à l'automne 1975 à 54 % à l'automne 1982, de sorte que 10 423 jeunes, comparativement à 6 507, peuvent maintenant poursuivre des études universitaires – il n'en demeure pas moins qu'un candidat sur deux seulement est accepté à l'université, au premier cycle autant qu'aux grades supérieurs. Fait à souligner: comme les subventions gouvernementales sont octroyées à proportion du nombre d'étudiants, l'université a tout intérêt à augmenter le nombre d'autorisations d'inscription, les coupures budgétaires des dernières années ayant été particulièrement lourdes de conséquences et de menaces. Plusieurs étudiants paient cependant les frais de cette stratégie administrative et sont éliminés au cours de la première année de baccalauréat. D'autres sont acceptés dans des domaines peu coûteux, comme les sciences humaines, ou admis à des certificats mineurs, mais leur diplôme sera de peu de poids sur le marché du travail.

Les refus d'admission s'expliquent souvent, bien sûr, par la différence entre la capacité d'accueil des facultés et le nombre de candidats qui désirent s'y inscrire; dans d'autres cas, ils sont imputables à la pauvreté des dossiers soumis, c'est-à-dire que les candidats ne possèdent pas les aptitudes requises pour faire des études supérieures. Mais ne faut-il pas fréquenter l'université? On préférera donc s'inscrire, par exemple, à l'École polytechnique plutôt que de suivre un cours professionnel au cégep et, en cas de refus, on consultera un orienteur.

La valorisation des études universitaires entraîne une autre conséquence importante. Plusieurs étudiants animés, semble-t-il, du désir d'accéder à l'université et d'obtenir coûte que coûte leur admission, font une demande dans des facultés non con-

TABLEAU 1

*Nombre de candidats, d'autorisations d'inscription et d'inscriptions
au premier cycle, de 1975 à 1982 (automne)*

Année	Candidats	Autorisations d'inscription		Inscriptions		% des autorisations d'inscription
		Nombre	% des candidats	Nombre	% des candidats	
1975	14 637	6 508	44 %	—	—	—
1976	14 729	7 235	49 %	—	—	—
1977	17 036	7 582	45 %	6 906	40 %	91 %
1978	17 189	8 609	50 %	7 655	45 %	90 %
1979	18 657	9 833	52 %	8 437	45 %	86 %
1980	18 203	9 602	53 %	8 261	45 %	86 %
1981	17 795	9 239	52 %	7 703	43 %	83 %
1982	19 179	10 423	54 %	8 720	40 %	74 %

Source : *Statistiques de l'admission*, Bureau du registraire, Université de Montréal, p. 36.

tingentées. N'ayant pas suffisamment défini leurs objectifs de carrière, ils constatent, après quelques mois ou années d'études, leur manque de motivation ou tout simplement essuient un échec.

Depuis l'avènement des cégeps, d'ailleurs, les élèves choisissent très tôt un programme de cours. Dès le début de leurs études collégiales, ils doivent opter pour les sciences pures, les sciences humaines, etc. Songeraient-ils à changer d'orientation à la fin du cégep ou après une première année à l'université qu'ils devraient se «recycler» ! Elle est périmée l'époque où, après la solide formation du cours classique, on choisissait, à vingt ans, telle ou telle discipline universitaire ! Les jeunes d'aujourd'hui décident de leur carrière future alors qu'ils sortent à peine de l'adolescence ; en cas d'erreur, leur «profil» limite leurs possibilités de réorientation.

L'accroissement des problèmes d'orientation est étroitement lié à un autre facteur : l'absence de débouchés sur le marché du travail. Plusieurs universitaires ont choisi une discipline qu'ils aimaient ; cependant, inquiétés par les professeurs qui leur rappellent que l'instruction ne garantit plus la sécurité d'emploi, ils sont contraints de remettre en question leur orientation professionnelle, non plus en termes d'études qu'on poursuit par goût et intérêt mais

en termes d'emplois disponibles. Comment composeront-ils avec les conditions actuelles du marché du travail ? Face au choix de leur carrière, doivent-ils opter pour une orientation plus réaliste ou accepter d'étudier tout en étant conscients qu'ils ne pourront peut-être pas exercer leur profession ?

De telles questions auraient semblé absurdes il y a dix ou quinze ans ; elles sont plus que pertinentes aujourd'hui. Une enquête, réalisée en 1981 (Chouinard *et al.*), révèle que, six mois après la fin de leur dernier programme d'études, 39,7 % des diplômés sont à la recherche d'un emploi (il s'agit principalement de chômeurs (8,8 %) et de ceux qui travaillent à temps partiel (22 %) (cf. Tableau 3).

Le tableau 4 met en lumière le type de travail des bacheliers. Fait intéressant : 31,1 % d'entre eux travaillent dans des domaines non directement reliés à leur formation. En psychologie, par exemple, on en compte 51,9 % ; en histoire de l'art, 66,7 % ; en sciences biologiques, 47,6 % ; en histoire, 93,8 %. Quels emplois occupent ces jeunes instruits ? Ils sont secrétaires, préposés aux bénéficiaires dans des Centres hospitaliers, aides-cuisiniers, vendeurs, caissiers ou réceptionnistes.

La valorisation des études universitaires, le choix précoce d'une carrière, les problèmes de contingen-

TABLEAU 2

*Nombre de candidats, d'autorisations d'inscription et d'inscriptions
au grades supérieurs, de 1975 à 1982 (automne)*

Année	Candidats	Autorisations d'inscription		Inscriptions		% des autorisations d'inscription
		Nombre	% des candidats	Nombre	% des candidats	
1975	2 522	1 494	59 %	—	—	—
1976	2 826	1 681	59 %	—	—	—
1977	2 573	1 574	61 %	1 381	54 %	88 %
1978	2 833	1 653	58 %	1 448	51 %	88 %
1979	2 824	1 679	59 %	1 495	53 %	89 %
1980	3 025	1 949	64 %	1 627	54 %	83 %
1981	3 056	1 912	63 %	1 519	50 %	79 %
1982	3 070	2 082	68 %	1 694	55 %	79 %

Source: *Statistiques de l'admission*, Bureau du registraire, Université de Montréal, p. 55.

tement et l'absence de débouchés accentuent donc les difficultés d'orientation scolaire et professionnelle des jeunes. En conséquence, on ne sera pas surpris de constater que le nombre de désistements au moment des inscriptions augmente depuis 1977 (tableaux 1 et 2). On ne s'étonnera pas non plus de ce que chaque année, depuis cinq ans, un étudiant sur cinq ou sur six change de programme d'études. Et l'on comprendra alors pourquoi le tiers des diplômés de 1981 avaient déjà occupé un emploi à temps plein avant d'entreprendre leur dernier programme d'études, soit 29,3 % des étudiants du baccalauréat et 54,3 % des étudiants des grades supérieurs. L'âge des répondants à l'enquête dénote d'ailleurs cette interruption dans le processus de scolarisation: 62,9 % des diplômés du premier cycle sont âgés de 22 à 25 ans, alors que 51,3 % des diplômés des grades supérieurs ont 28 ans et plus.

Nous reviendrons sur les données que nous venons de présenter. Pour le moment, retenons quelques faits saillants. La moitié seulement des candidats sont acceptés à l'université, en dépit du fait que les autorisations d'inscription augmentent depuis quelques années. Plusieurs candidats admis sont éliminés au cours de la première année de bac-

calauréat. Les étudiants qui réussissent à franchir ce cap peinent dur pendant trois, quatre, cinq ou six années. Et, une fois diplômés, 8,8 % d'entre eux ne trouvent pas d'emploi et 31,1 % occupent des emplois non reliés à leur formation. Voilà la toile de fond de la vie universitaire actuelle.

2. Le secteur de la consultation psychologique

De façon constante, depuis les cinq dernières années, quelque 400 étudiants consultent pour des difficultés d'ordre psychologique. Près de 66 % de ces consultants ont moins de 25 ans et sont de sexe féminin. Et c'est principalement en septembre et janvier, soit au début des semestres d'automne et d'hiver de l'année scolaire, que les demandes sont les plus nombreuses.

Il y a quelques années, plusieurs étudiants s'inscrivaient à des activités de groupe axées sur le développement personnel (ateliers de croissance personnelle, d'autodéveloppement, de mise en forme psychologique, de gestion du stress, etc.). Leur nombre est fort réduit à présent, le S.O.C.P. s'étant borné cette année à offrir des ateliers d'affirmation

de soi et à exécuter les commandes de certaines facultés, comme des cours de relations humaines destinés à des étudiants en orthophonie à la veille d'entreprendre un stage.

Cette évolution dans les services offerts s'explique, en grande partie, par les besoins de la clientèle. Considérant les objectifs des étudiants en matière d'orientation scolaire et professionnelle et l'accroissement des demandes dans tous les secteurs de notre activité, nous avons accordé la priorité aux services les plus essentiels et relégué au second plan les programmes de développement personnel. D'ailleurs, les étudiants étaient de moins en moins nombreux à s'inscrire aux ateliers offerts. Ainsi, une vingtaine d'étudiants seulement ont participé à une série de cours pratiques sur la gestion du stress en 1981.

Les motifs de consultation psychologique durant les quatre premiers mois de l'année 1984 apparaissent au tableau 5. Sont classés parmi les *problèmes intrapersonnels d'ordre physique* l'excès de poids, l'insomnie, l'intoxication, la fatigue, les maux de tête et autres symptômes psychosomatiques, les tics nerveux, etc. Sous les *problèmes intrapersonnels d'ordre psychologique* ont été réunies les difficul-

tés d'adaptation dues à certains événements comme, par exemple, une séparation, la maladie ou l'isolement social, l'anxiété, la dépression, les phobies, les dysfonctionnements sexuels, etc. Les *problèmes interpersonnels* concernent les relations avec les amis, les parents ou le conjoint. Enfin, les *problèmes scolaires ou professionnels* regroupent les motifs de consultation reliés aux études ou à la recherche d'un emploi.

On peut constater que les problèmes intrapersonnels d'ordre psychologique dominent le classement. Les motifs les plus souvent invoqués sont, par ordre décroissant, le manque de confiance en soi, l'anxiété, la dépression, l'isolement et le stress. Viennent au second rang et presque à égalité, les difficultés scolaires (excepté les problèmes d'orientation professionnelle) et les problèmes interpersonnels.

Le tableau diagnostique que nous venons de présenter permet de constater que les étudiants d'aujourd'hui éprouvent sensiblement les mêmes problèmes que leurs prédécesseurs. Ajoutons, toutefois, qu'un plus grand nombre d'entre eux consultent maintenant sur des problèmes psychosomatiques, d'épuisement, de stress, d'identité sexuelle

TABLEAU 3

*Occupation des diplômés de 1981,
six mois après l'obtention de leur diplôme*

	travaillent à temps plein sans étudier	travaillent à temps partiel sans étudier	partagent études et emploi	étudiant à temps plein sans travailler	étudiant à temps partiel sans travailler	ne travaillent pas et n'étudient pas	sont à la recherche d'un emploi (même s'ils en détiennent déjà un)	
							oui	non
Nom- bre	762	222	413	319	35	170	760	1153
%	39,7	11,6	21,4	16,6	1,8	8,8	39,7	60,3
Nom bre	1397		767					
	travaillent		étudiant					
%	72,7		39,9					

Source : Chouinard, D., Hamel, C., 1983, *Que sont-ils devenus ? Enquête des diplômés de l'Université de Montréal, Promotion 1981*, Montréal, S.O.C.P., Université de Montréal, p. 2.

TABLEAU 4

Occupation, en janvier 1982, des bacheliers de 1981

Facultés	OCCUPATIONS DES DIPLÔMÉS			Travail relié à la formation	Type d'emploi
	Travaillent	Étudient	Ne travaillent pas et n'étudient pas		
Optométrie, Médecine dentaire, Pharmacie, Science infirmières, Médecine vétérinaire, Architecture, Informatique, Psycho-éducation, Orthopédagogie (programme pour enseignants en exercice)	75 % et plus	30 % et moins	10 % et moins	Oui	Surtout temps plein et permanent
Nutrition, Physiothérapie, Criminologie, Relations industrielles, Education Préscolaire et enseignement primaire, Orthopédagogie (programme régulier), Éducation physique	75 % et plus	30 % et moins	11 à 20 %	Oui	Surtout temps partiel
Ergothérapie, Architecture de paysage, Design industriel, Traduction	55 à 75 %	30 % et moins	20 à 45 %	Oui	Surtout temps plein et permanent
Anthropologie, Histoire, Études françaises, Études littéraires, Service social	55 à 75 %	30 à 75 %	10 à 22 %	Très peu	—
Physique, Chimie, Géologie, Biochimie, Sciences biologiques	35 à 55 %	55 % et plus	10 % et moins	Oui	—
Géographie, Linguistique, Science politique, Sociologie	35 à 55 %	55 % et plus	10 à 22 %	Peu relié	—
Mathématiques, Sciences économiques, Théologie, Histoire de l'art, Musique	55 à 75 %	55 % et plus	10 % et moins	Oui	—
Médecine, Droit, Orthophonie/Audiologie, Psychologie	—	55 % et plus	10 % et moins	—	—

Source: Les données rassemblées ici sont tirées de l'enquête menée par Chouinard, D., Hamel, C., 1983, *Que sont-ils devenus? Enquête des diplômés de l'Université de Montréal, Promotion 1981*, Montréal, S.O.C.P., Université de Montréal.

ou reliés à l'homosexualité, et sur des difficultés scolaires.

Malgré les ressemblances toutefois, la clientèle actuelle diffère par certains aspects de celle des années 1970. En premier lieu, les problèmes présentés sont plus concrets. Ainsi, les étudiants se préoccupent moins de nos jours de développement personnel; ils cherchent plutôt à résoudre des difficultés réelles et gênant le fonctionnement intellectuel ou entravant les relations avec les autres. En deuxième lieu, les problèmes sont souvent plus lourds ou plus aigus. À preuve: le nombre d'urgences médicales a augmenté ces dernières années et plus d'étudiants sont référés aux cliniques externes des Centres hospitaliers. Enfin il faut noter une plus grande ouverture de la population étudiante aux services psychologiques. De plus en plus les étudiants trouvent normal de consulter un psychologue pour régler un problème personnel. Par conséquent ils exposent sans embarras, dès le début de l'entrevue, les motifs qui les amènent à consulter et certains s'attendent nettement à un avis d'expert.

3. Le secteur de l'animation communautaire

Le secteur de l'animation communautaire fut mis sur pied à l'Université de Montréal il y a quelques

années. L'objectif était de rejoindre un plus grand nombre d'étudiants et d'apporter des solutions à des problèmes partagés par une partie importante de la population desservie.

Or le secteur communautaire n'existe plus depuis quelques mois, en grande partie à cause des coupures budgétaires, mais en partie également à cause de la faible participation étudiante aux activités organisées. Ainsi, de 1979 à 1984, alors que les budgets le permettaient encore, divers programmes ont été offerts. Or, en 1979, l'opération «Brise-glace», visant à faciliter les contacts entre les étudiants, n'eut qu'un succès mitigé. En 1981, les soirées «Tout en vie», si populaires à l'extérieur de l'université, qui offraient aux étudiants l'occasion de mieux éprouver leurs relations avec les autres et de tenter de nouvelles expériences dans une atmosphère détendue et amicale, ne regroupèrent qu'une vingtaine de personnes. Enfin, en 1983, des conférences organisées aux résidences étudiantes, à la demande expresse des logeurs, ne réunirent qu'une dizaine de personnes.

Il est bien difficile d'interpréter ces réactions. Les étudiants sont-ils si préoccupés par leurs études et leur avenir qu'ils n'ont plus guère le temps de satisfaire leurs besoins de relations interpersonnelles? Sont-ils tellement sollicités de toutes parts qu'ils ne savent où donner de la tête? Ou, comme

TABLEAU 5

Motifs de consultation psychologique au S.O.C.P.,
de janvier à avril 1984*

Types de problèmes	Mois			
	Janvier	Février	Mars	Avril
Intrapersonnels				
— physiques	14	7	9	7
— psychologiques	113	82	101	29
Interpersonnels	41	36	26	14
Scolaires	82	53	56	30
D'orientation professionnelle	(55)	(40)	(22)	(13)
Nombre de demandes*	130	127	80	59

* Les étudiants invoquent souvent plus d'un motif à la fois.

nous le noterons plus loin, délaissent-ils les rencontres en groupe au profit de loisirs solitaires ou de sorties entre amis? En fait on constate que, malgré leurs problèmes d'isolement et de solitude, ils n'ont pas manifesté d'intérêt pour les divers programmes que nous avons élaborés.

4. Le secteur de l'aide pédagogique

Le secteur de l'aide pédagogique vise à développer chez les étudiants de meilleures méthodes de travail. Ces dernières années, des ateliers ont été offerts aux étudiants désireux de maîtriser les habiletés pour réussir des études universitaires et un livre sera prochainement publié sur le sujet.

Au semestre dernier, deux conférences sur les méthodes d'étude ont été données aux résidents de l'université. Alors que plusieurs d'entre eux avaient exprimé, par écrit, leur intention d'y assister, moins de vingt personnes se sont présentées. «C'est à y perdre son latin!», s'exclamèrent les stagiaires de notre service. Et les permanents de riposter, mine de rien, qu'ils s'attendaient à une assistance clairsemée.

PORTRAIT DES ÉTUDIANTS

Quel portrait les consultants du S.O.C.P. brossent-ils des étudiants qu'ils rencontrent au cours de leurs différentes activités?

1. La motivation aux études

Bien que la majeure partie des étudiants soient aussi sérieux et aussi préoccupés de leurs résultats que leurs prédécesseurs, plusieurs adoptent de nouvelles attitudes et de nouveaux comportements.

Ainsi, certains d'entre eux sont plus acharnés à la tâche et plus compétitifs. Ils tiennent à occuper les premières places, car les meilleures notes leur seront nécessaires pour être admis à un grade supérieur, condition souvent requise pour faire partie d'une corporation professionnelle, pour obtenir une bourse d'études ou un poste sur le marché du travail, la concurrence s'y exerçant plus durement qu'avant.

D'autres, au contraire, bien que leur performance soit tout aussi bonne, prennent moins leurs études à coeur ou, du moins, paraissent plus détendus que leurs prédécesseurs. C'est peut-être que,

faute d'emploi, ils ne sont pas autant motivés pour réussir ou terminer rapidement leur formation. Par exemple, ils réclament un délai à leurs professeurs pour remettre leurs travaux ou demandent une suspension de cours, n'hésitant pas, le cas échéant, à solliciter une attestation d'un médecin ou d'un psychologue pour justifier leur retard ou leur incapacité à poursuivre le programme. Ou encore, ils choisissent la vitesse de croisière qui leur convient: quelques-uns optent pour une charge réduite de cours, d'autres font un arrêt stratégique, tels ces étudiants de médecine qui ont revendiqué et obtenu – quel changement pédagogique! – le droit à une année de repos pendant leurs études.

Une plus grande détermination chez les uns n'est peut-être que le revers de l'apparente désinvolture chez les autres: deux solutions adaptatives à la conjoncture économique actuelle. À quoi bon se presser, en effet, alors que les perspectives d'emploi sont plutôt sombres? Pourquoi ne pas profiter plutôt de la vie, explorer ses champs d'intérêts et s'adonner à des loisirs? Ou, au contraire, pourquoi ne pas se lancer à fond de train dans les études afin de prendre d'assaut le marché, quitte à souffrir de stress ou d'épuisement en cours de route?

2. Le style de vie

Élevés dans un univers en perpétuel changement, bombardés par la publicité, anonymes dans la foule et incertains de leur avenir, les étudiants d'aujourd'hui s'engagent volontiers dans des projets qui leur permettent de se définir, de développer leur personnalité et d'élargir leurs horizons. Ils font plus de sports, voyagent – en dépit de leurs maigres ressources financières – s'habillent de façon particulière (choisissant des tons pastels en hiver, par exemple), s'inscrivent à divers cours offerts par les municipalités, les centres de loisirs et les associations, s'obligent à participer à des ateliers de croissance personnelle ou de parapsychologie. Certains, à l'instar de chanteurs renommés comme David Bowie ou Boy George, remettent même en question leur identité sexuelle ou les rôles et l'apparence physique qui y sont traditionnellement associés.

S'ils ne croient plus en Dieu ou un dieu, ils ont pourtant des principes moraux. Leur morale, c'est celle du respect de leur être. Ils veulent être eux-mêmes, sans compromis et sans concession. Ainsi, acculés au pied du mur, ils n'hésiteront pas à se

marier pour obtenir de meilleurs prêts et bourses ou utiliseront le Bien-être social, l'assurance-chômage et tous les moyens que la société met à leur disposition, cela pour surmonter leurs problèmes financiers et réaliser leurs projets.

Ils sont tranquilles et plutôt solitaires. Ils ne sont pas de ceux qui font les révolutions. Ils dédaignent les manifestations de masse, organisent peu de parties, font de moins en moins d'initiations en début d'année scolaire et préfèrent vivre en couple qu'en commun. D'ailleurs plusieurs ne répugnent pas à demeurer chez leurs parents, même s'ils sont en âge de quitter la maison familiale. Car s'ils n'ont souvent pas les moyens d'agir comme bon leur semble, ils sont cependant trop habitués au confort pour vouloir leur indépendance à ce prix.

Leur vie de couple est également calme. Ils ne cherchent plus à multiplier les expériences amoureuses ni à inventer un nouveau style de vie sexuelle. En effet, bien qu'ils connaissent les hasards des relations amoureuses et n'osent croire en une union durable, ils n'en recherchent pas moins un compagnon de vie à qui ils veulent être fidèles et avec qui ils surmonteront les difficultés de communication qu'ont connues leurs aînés. Ils souhaitent développer des relations authentiques, dégagées des contraintes des rôles sociaux et des stéréotypes. Certains se laissent même séduire par le mariage, comme pour mieux sceller et garantir l'engagement de leur vie à deux. Et si les conflits surviennent, ils se séparent, sans tambour ni trompette, bouleversés mais persuadés du bien-fondé de leur décision.

Leur désir de communication ne va cependant pas sans problèmes. Ils ont habité l'univers dépersonnalisé et anonyme des grands ensembles. Ils ont grandi seuls, enfants de familles peu nombreuses dont les deux parents travaillaient à l'extérieur du foyer. Comme plus fidèles compagnons, ils ont connu la télévision et la musique, et, plus récemment, le walkman; pour occuper leurs loisirs, ils ont pratiqué un sport et suivi des cours de toutes sortes, sont allés au cinéma ou à la discothèque. Ils ont peu appris à dialoguer et, prisonniers de leur solitude, ils continuent à se taire, leur vie laissant peu de place au contact interpersonnel.

3. La sexualité

Bien sûr, les étudiants d'aujourd'hui sont plus

renseignés sur la sexualité que nous ne l'étions à l'époque. Ils ont assisté à des conférences sur le sujet et lu des livres spécialisés ou des revues pornographiques. En théorie, ils trouvent normal d'avoir des relations sexuelles ou de se masturber.

Mais, en pratique, la sexualité leur pose autant de problèmes qu'elle en suscitait chez leurs aînés. Les normes actuelles leur imposent de se développer sur le plan sexuel, d'être des amants expérimentés et de jouir de leur sexualité. Quelle angoisse l'étudiant ne ressent-il pas s'il n'a pas encore eu, à l'âge de 20 ans, d'expériences sexuelles! Quels tourments éprouvent la jeune femme qui n'atteint pas l'orgasme ou son partenaire s'il ne réussit pas à lui donner satisfaction! Les jeunes ne se sentent plus coupables d'avoir une vie sexuelle: ils se sentent honteux de ne pas avoir une vie sexuelle «libérée».

Par ailleurs, face à l'homosexualité, ils adoptent de nouveaux comportements. Il y a quelques années, peu d'étudiants consultaient pour des problèmes d'identité sexuelle et ils étaient gênés d'exposer leur motif de consultation, à savoir guérir cette «maladie». Ils sont maintenant nombreux à se déclarer homosexuels, au point de croire que leur nombre a augmenté, et ils acceptent plus facilement de vivre selon leur tendance. Ils craignent d'abord le rejet social, puis, ils en viennent rapidement à préférer leur choix sexuel plutôt que l'approbation des autres. D'ailleurs, plusieurs ont déjà assumé leur condition au moment où ils consultent; d'autres raisons expliquent leur démarche.

Alors que les hommes, pour la plupart, se savent homosexuels dès leur adolescence, les femmes posent la question de leur identité sexuelle à un âge plus avancé. Certaines deviennent lesbiennes aussi par choix: déçues de leurs relations avec les hommes, elles recherchent auprès d'autres femmes la chaleur, la compréhension et l'intimité dont elles se sont senties privées. C'est davantage le besoin de communication que la pulsion sexuelle qui détermine leur décision, d'ailleurs provisoire.

4. Les rôles et les stéréotypes

Le vent du féminisme a soufflé sur l'univers quotidien des étudiants d'aujourd'hui.

Les femmes ont changé. Elles sont conscientes d'être les égales des hommes. Elles n'ont rien perdu de leur sensibilité et elles ont gagné en assurance.

Aussi souffrent-elles des injustices dont elles sont encore victimes. Même si elles ne sont pas militantes, elles veulent être, dans leur vie personnelle et professionnelle, des partenaires à part entière. Dans le couple, notamment, elles s'attendent au partage des tâches et, même si elles décidaient d'avoir un enfant, elles ne prévoient pas pour autant quitter le marché du travail.

Les statistiques suivantes sont éloquentes. Elles indiquent une nouvelle tendance qui s'accroît d'année en année. Depuis 1975, le nombre d'étudiantes excède le nombre d'étudiants à l'université de Montréal. Par exemple, à l'automne 1982, 6 599 femmes, comparativement à 3 654 hommes, étaient autorisées à s'inscrire aux études de premier cycle; 1 095 femmes contre 987 hommes l'étaient aux études supérieures. À la collation des grades de mai 1984, 47 % des bacheliers et 50 % des diplômés de maîtrise étaient de sexe féminin. Selon l'enquête des diplômés (tableau 6), les étudiantes dès la fin de leurs études, travaillent à temps plein ou à demi-temps dans la même proportion que les étudiants. Les étudiantes ne semblent donc plus attendre le Prince charmant ou, du moins, elles ne vivent plus d'expédients jusqu'à ce qu'un homme les révèle à elles-mêmes!

La volonté d'indépendance des étudiantes ne les empêche pas d'aspirer à partager leur vie avec un homme ou même de penser à se marier, comme

nous l'avons déjà souligné. Mais alors pourront-elles rencontrer l'être qui satisfera à leurs besoins ou, sinon, se verront-elles forcées de réduire leurs exigences pour maintenir une bonne entente? D'un autre côté, quel respect auraient-elles d'elles-mêmes si elles écoutaient leur besoin de protection et de dépendance émotive?

Cette confusion de rôles et des besoins se retrouve également chez les étudiants. Bien sûr, ils acceptent de partager les tâches domestiques et trouvent normal que leur partenaire poursuive des objectifs professionnels. Ils s'ouvrent aussi de plus en plus à leurs propres contradictions. Mais ils sont souvent déboussolés face aux nouvelles demandes des femmes. Doivent-ils continuer à prendre l'initiative de les aborder ou se feront-ils traiter de «machos» s'ils se montrent sûrs d'eux-mêmes? Doivent-ils accepter toutes les revendications féminines? Offriront-ils de payer le repas au restaurant? Se feront-ils un devoir d'écouter leur amie et de parler d'eux-mêmes? Ils n'ont pas encore développé suffisamment leur univers intérieur pour trouver réponse à toutes ces questions et certains avouent qu'ils sont trop timorés pour adopter une position claire et ferme.

CONCLUSION

On parle beaucoup de l'angoisse des jeunes. Ils ne sont peut-être pas plus ni moins angoissés que

TABLEAU 6

Occupation des diplômés de 1981 selon le sexe

	travaillent à temps plein sans étudier	travaillent à temps partiel sans étudier	partagent études et emploi	étudient à temps plein sans travailler	étudient à temps partiel sans travailler	ne travaillent pas et n'étudient pas	TOTAUX	sont à la recherche d'un emploi (même s'ils en détiennent déjà un)
H	333 (39,5%)	56 (6,6%)	217 (25,6%)	164 (19,4%)	18 (2,1%)	55 (6,6%)	844 (100%)	301 (35,7%)
F	428 (39,9%)	165 (15,4%)	194 (18,2%)	155 (14,4%)	17 (1,6%)	114 (10,6%)	1073 (100%)	457 (42,6%)
H	606	71,7%	travaillent	399	47,1%	étudiant		
F	787	73,5%		366	34,2%			

Source: Chouinard, D., Hamel, C., 1983, *Que sont-ils devenus? Enquête des diplômés de l'Université de Montréal, Promotion 1981*, Montréal, S.O.C.P., Université de Montréal, p. 7.

les jeunes d'il y a dix ans. Mais, selon le portrait qu'en tracent les psychologues du S.O.C.P., ils le sont d'une façon différente.

La jeunesse est une période angoissante de la vie. Les tâches de cet âge sont exigeantes. Selon Sheehy (1974), les jeunes doivent nourrir un idéal, avoir une vision de leurs responsabilités qui générera énergie, vie et espoir. Erikson avait déjà décrit cet âge comme celui de l'intimité. Construire son avenir professionnel et se bâtir une relation de couple, voilà qui n'est guère facile quand on doute encore de sa compétence et qu'on cherche, malgré soi, à combler des besoins toujours présents de protection, de support et de dépendance. Que d'illusions ne faut-il pas nourrir pour se croire capable de réaliser ses rêves!

Or, quelles illusions et quels rêves les étudiants peuvent-ils caresser aujourd'hui? Ils sont incertains de leur avenir professionnel et ne peuvent plus compter sur un diplôme pour calmer leurs peurs. D'ailleurs, de quoi le futur sera-t-il fait? Les menaces de guerre nucléaire planent dans l'air qu'ils respirent, et le manque de ressources ou la pollution risquent de détruire les possibilités de survie de la race humaine. Vers qui peuvent-ils se tourner dans leur désarroi? La famille se morcèle, la religion n'offre plus aucun soutien, leurs parents sont séparés et la société a abandonné ses normes, les laissant libres d'agir à leur guise. Ils ont à se définir eux-mêmes, à créer leur travail et leur style de vie.

Il y a dix ans, les jeunes rêvaient de transformer la société. Ils s'engageaient dans le parti québécois ou militaient dans les associations étudiantes. Désillusionnés, les étudiants d'aujourd'hui savent qu'ils sont impuissants à changer le système. Ils ont certes des préoccupations planétaires et se soucient de désarmement, d'écologie et d'égalité sociale. Mais ils ne sont ni activistes, ni révolutionnaires.

Laissés à eux-mêmes depuis leur enfance, livrés à la solitude autant à la maison qu'à la polyvalente, obligés de se tailler une place dans un environnement hostile, ils ont développé une nouvelle morale. Ils se soucient d'abord d'eux-mêmes. Même à l'intérieur des couples qu'ils forment, ils parlent d'interdépendance et d'autonomie. Si une minorité se laisse aller au défaitisme et à l'abattement, la majorité a décidé de survivre coûte que coûte. Les statistiques américaines relatives au suicide des étudiants sont alarmantes; mais au Québec, à l'université de Mon-

treal par exemple, un universitaire seulement se suicide chaque année⁴.

Certes, ils ne peuvent compter sur des réussites professionnelles pour résoudre les problèmes de dépendance propres à leur âge et pour affermir leur identité personnelle. Ils sont par conséquent moins affirmatifs que les étudiants d'autrefois, plus craintifs, moins exaltés. Mais ils sont plus critiques, plus conscients de leurs besoins et de leurs droits. Et ils les font valoir.

Ils n'ont pas d'avenir? Ils vivent donc au jour le jour, ouverts aux expériences qui se présentent, tolérants les uns envers les autres. Ils s'arrangent pour être bien dans leur peau ici et maintenant, autant que faire se peut, en continuant à se préparer malgré tout aux tâches qu'ils souhaiteraient accomplir demain. Ils cherchent, ultime luxe – et peut-être ultime privilège – à vivre en harmonie avec eux-mêmes.

NOTES

1. Faute de temps, nous n'avons étudié que les rapports d'activité des cinq dernières années.
2. Le S.O.C.P. est l'un des Services aux étudiants de l'Université de Montréal.
3. Nous remercions nos collègues de travail d'avoir bien voulu répondre à nos questions. Nous sommes particulièrement reconnaissants à André Binette, Damien Chouinard, Ginette Filion-Hurtubise, Gertrude Poupard et Renée Sabourin d'avoir critiqué la première version de cet article.
4. Il n'existe pas de statistiques officielles à ce sujet.

RÉFÉRENCES

- BEAUCHEMIN, M., CHOUINARD, D., JODOIN-DURAND, C., 1973, *Identification des besoins des étudiants en terme de services. Enquête effectuée en mars-avril 1973*, Services aux étudiants, Université de Montréal.
- BOHN, B., 1984, Les valeurs des jeunes, *L'Actualité*, mai, 39-45.
- CHOUINARD, D., HAMEL, C., 1983, *Que sont-ils devenus? Enquête auprès des diplômés de l'Université de Montréal, Promotion 1981*, Montréal, S.O.C.P., Université de Montréal.
- HAMEL, H., 1981, *Étude de besoins. Aperçu général des objectifs et des attentes des étudiants de l'Université Laval*, Service d'orientation et counseling, Vie étudiante, Université Laval.
- SHEEHY, G., 1974, *Passages. Predictable Crises of Adult Life*, New York, Bantam Books.
- Statistiques de l'admission 1982*, Bureau du registraire, Université de Montréal.

SUMMARY

In this article, the author attempts to brush a portrait of students between the ages of 20 and 30. Each year, 5 000 of them come to the Guidance service at the Université de Mont-

réel. Of this number, about 80 % seek advice on how to plan their studies or wish to obtain information on the job market. These statistics are hardly surprising, as students today like those of ten years ago, strive to attain, first and foremost, objectives related to their career plans. However, the present economic situation, the scarcity of openings on the market, the choice of profession made too early in life and the quotas adopted by many faculties make their selection a much more complex process. Those who consult for psychological reasons come in greater number in September and January, at the start of the semester. One of the tables illustrates their concerns which are more serious and critical than they were ten years ago.

New attitudes and new behaviour patterns are to be noted. While some young people are more competitive in their studies, others have a casual approach and take more time to complete their training. Generally, students are neither activists nor revolutionaries but, rather, have a peaceful and solitary nature. They are attracted by stable and long-lasting relationships, even think of marriage, but the confusion in their roles, resulting largely from the feminist movement and their difficulty in communicating, puts many obstacles in their path.

Notwithstanding their worry about the future, they have decided to survive, come what may, and have adopted a new moral code – the respect of their inner being.